

Souvenirs
de la
banlieue

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Souvenirs de la banlieue

Sommaire: t. 2. Michel.

ISBN 978-2-89585-332-9 (v. 2)

I. Titre. II. Titre: Sylvie. III. Titre: Michel.

PS8623.A24S68 2012 C843'.6 C2011-942894-6

PS9623.A24S68 2012

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : © Iofoto, iStockphoto

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Pour communiquer avec l'auteure : rosette.laberge@cgocable.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

ROSETTE LABERGE

Souvenirs
de la
banlieue

Tome 2

Michel



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Souvenirs de la banlieue – tome 1. Sylvie, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Maria Chapdelaine – Après la résignation, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2011.

La noble sur l'île déserte – L'histoire vraie de Marguerite de Roberval, abandonnée dans le Nouveau Monde, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2011.

Le roman de Madeleine de Verchères – Sur le chemin de la justice, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2010.

Le roman de Madeleine de Verchères – La passion de Magdelon, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2009.

Sous le couvert de la passion, nouvelles, Éditions du Fada, 2007.

Histoires célestes pour nuits d'enfer, nouvelles, Éditions du Fada, 2006.

Ça m'dérange même pas!, roman jeunesse, Éditions du Fada, 2005.

Ça s'peut pas!, roman jeunesse, Les Glanures, 2001.

Ça restera pas là!, roman jeunesse, Les Glanures, 2000.

À Maxime,

*Ce jeune homme extraordinaire qui ensoleille ma vie
chaque fois qu'il m'honore de sa présence.
Je t'aime de tout mon cœur de mamie.*

Chapitre 1

Longueuil, le 3 avril 1967

Sylvie se dépêche de finir de ranger la cuisine, puis elle file à sa chambre. Elle prend son sac à main et son manteau de printemps en vitesse et, une fois devant le miroir de l'entrée, elle replace une ou deux mèches de ses cheveux en faisant la moue. Une fois de plus, elle n'aime pas ce qu'elle voit. Elle échangerait volontiers ses cheveux aussi raides que de la broche pour quelques boucles. Insatisfaite, elle hausse les épaules et met son manteau.

Elle se sent aussi énervée qu'une puce. Elle va prendre le métro à Longueuil pour se rendre à Montréal. Elle croyait que ce jour n'arriverait jamais. « Depuis le temps qu'on nous le promettait ce métro ! C'est une vraie bénédiction pour nous pour sortir de notre banlieue », pense-t-elle avec un brin de sarcasme. Depuis qu'elle conduit, elle peut facilement se déplacer en auto ou encore prendre l'autobus comme avant. Mais depuis qu'elle a pris le métro sur l'île, elle a un petit faible pour ce moyen de transport. Rapide et économique, il n'y a jamais de problème de stationnement avec lui. Montréal étant ce qu'elle est, c'est-à-dire une grande ville avec peu d'espace, garer sa voiture tient parfois de l'impossible. À moins d'accepter de payer le prix d'un stationnement, ce qui n'est pas toujours dans les moyens de Sylvie.

C'est seulement la quatrième journée que le métro de Longueuil est en service. Au bulletin de nouvelles, le journaliste a dit qu'il y avait une file interminable le premier jour. « Jamais je ne croirai que je vais devoir faire la queue », songe Sylvie. Même Michel et Paul-Eugène étaient étonnés de voir autant de personnes attendre en ligne. « Mais pourquoi tous ces gens se pressent-ils tant ? Avec tout ce que le métro a coûté aux pauvres contribuables que nous

sommes, il n'est pas près d'arrêter ses opérations. Moi, ça me dépasse de voir la foule se précipiter comme ça... » a confié Michel à son beau-frère. Il y avait tellement de monde que cela leur a pris une demi-heure de plus pour revenir à la maison ce jour-là, même si le chantier sur lequel ils travaillent est juste à côté du métro de Longueuil.

Au moment où Sylvie met la main sur la poignée de la porte, des petits coups secs la font sursauter, tellement qu'elle en laisse tomber son sac à main. D'un geste impatient, elle écarte le rideau en soupirant. Quand elle aperçoit sa sœur Ginette, elle est soudain prise d'une envie irrésistible de hurler de toutes ses forces. Sylvie lâche rageusement le rideau et ouvre la porte en se disant qu'il n'est pas question qu'elle la laisse entrer, pas maintenant.

— Salut, ma sœur ! lance Ginette d'une voix mielleuse, ce qui ne lui ressemble guère.

— Tu vas m'excuser, répond sèchement Sylvie, mais tu tombes mal. J'allais justement partir. Je suis attendue à Montréal.

— Tu refuses de me laisser entrer ? s'indigne Ginette. Ce n'est pas une façon de recevoir sa sœur !

— Écoute-moi bien : je dois absolument partir, sinon je vais être en retard.

— Tu n'as qu'à avertir que tu vas avoir un retard de quelques minutes, suggère Ginette, un petit sourire narquois sur les lèvres.

En même temps qu'elle sourit, Ginette avance d'un pas et parvient à faire reculer Sylvie suffisamment pour pouvoir entrer. Une fois à l'intérieur de la maison, elle poursuit :

— Aussi bien te faire à l'idée tout de suite. Je ne partirai pas d'ici tant et aussi longtemps que tu ne m'auras pas appris ce que je veux savoir.

Sylvie sent une grande bouffée de chaleur lui traverser toute la colonne vertébrale. Elle savait que sa sœur débarquerait chez elle un jour ou l'autre sans crier gare ; c'était inévitable. Elle savait aussi que quel que soit le jour, ça ne lui plairait pas. Mais aujourd'hui, Ginette tombe particulièrement mal. Hier soir, Sylvie a téléphoné à son amie Shirley. Même si celle-ci l'a assurée que tout allait bien, une petite voix a soufflé à Sylvie qu'elle devait aller vérifier par elle-même au plus vite. Quand Shirley lui a finalement avoué qu'elle était en congé maladie pour quelques jours, elle a décidé que rien ne pourrait l'empêcher d'aller la voir pour constater la gravité de la situation. Shirley n'est pas du genre à prendre des congés pour rien ; il s'est sûrement passé quelque chose. Si elle en juge par ce que son amie a fini par lui raconter, les choses sont loin de s'être améliorées avec John, elles semblent même s'être détériorées. Il arrive à Sylvie de prier, elle qui prie le moins souvent possible, pour que les choses n'aillent pas trop loin. Elle a demandé à Sonia de s'occuper de ses frères jusqu'à ce que Michel rentre. Ainsi, elle pourra prendre tout son temps... à condition qu'elle finisse par partir.

Voyant qu'elle ne se débarrassera pas de sa sœur facilement, Sylvie expose d'un ton ferme :

— Je t'accorde une demi-heure, pas une minute de plus. Viens, on va s'installer à la cuisine. Le temps de faire un téléphone et je t'écoute.

Depuis le jour où Sylvie a sorti sa sœur de chez leur père, celle-ci n'a plus jamais raté une occasion de parler dans son dos. Même si Chantal et Paul-Eugène – les seuls membres de la famille avec qui Sylvie est en relation – ne prêtent aucune attention aux ragots, cette situation lui fait très mal. Chaque fois qu'elle entend un commentaire, elle a l'impression de recevoir une petite flèche en plein cœur. C'est à un point tel que l'autre jour, Paul-Eugène lui a dit qu'il ne lui en parlerait plus, ce à quoi Sylvie a répliqué qu'elle préférerait être au courant de tout ce qui se racontait sur elle. Ce qui la désole le plus, c'est qu'elle a sacrifié une partie de sa vie pour élever ses

frères et sœurs à la mort de leur mère et que, au bout du compte, seulement deux d'entre eux lui sont fidèles. Elle ne s'est pas occupée d'eux dans le but qu'ils lui soient redevables éternellement, mais elle juge qu'ils pourraient au moins la respecter et respecter leur père aussi. Les attaques à l'égard de l'homme qui leur a donné la vie font beaucoup souffrir Sylvie. Comment ses propres enfants peuvent-ils se permettre d'être aussi méchants envers lui ? Même si Ginette ne va plus le harceler chez lui, elle téléphone très souvent et revient toujours à la charge avec ses sempiternelles questions d'héritage. La dernière fois que Sylvie est allée rendre visite à son père, elle lui a suggéré de changer de numéro de téléphone ; il a répondu que ça ne se faisait pas. Elle a répliqué que ce que ses enfants lui faisaient endurer ne se faisait pas non plus mais que, pourtant, ils ne se gênaient pas.

Dans ses moments de doute, il arrive à Sylvie d'espérer de tout son cœur que sa famille ne ressemble jamais à celle d'où elle vient. Elle ne le supporterait pas. Pour le moment, à part quelques tirades entre certains de ses enfants, elle peut se réjouir de la bonne entente qui règne dans sa maison. Pour le reste, seul l'avenir le dira.

Aussitôt qu'elle repose le combiné du téléphone sur son socle, Ginette reprend du service.

— Tu pourrais au moins m'offrir un café, râle-t-elle.

— Si tu y tiens, je peux t'en faire un, mais je t'accorde une demi-heure en tout et pour tout. Alors, libre à toi de perdre ton temps en civilités.

— Tu es donc bien rendue à pic. Depuis que tu es payée pour chanter, tu n'es plus pareille. J'espère que ce ne sont pas les applaudissements qui te montent à la tête...

— Arrête ton petit manège et viens-en aux faits, lance Sylvie. Je vais te faire un café si c'est tout ce que ça prend pour te rendre heureuse.

— Laisse donc faire. À bien y penser, je n'ai pas envie de courir le risque que tu m'empoisonnes. Plus vite tu vas répondre à mes questions, plus vite tu vas pouvoir te débarrasser de moi. J'ai vu tante Irma hier. Elle m'a annoncé que ta famille et toi alliez déménager.

— Et après ?

— N'essaie pas de te défilier. Moi, ce que je veux savoir, c'est où vous trouvez l'argent pour déménager ? À ce que je sache, ce n'est pas avec le peu d'argent que tu reçois pour chanter – tu n'es quand même pas une vedette – ou avec les vieilleries que vend Michel que vous pouvez vous payer une nouvelle maison. Il paraît même qu'elle est plus grande que celle-ci.

Sylvie connaît si bien sa sœur qu'elle pourrait lui conseiller de ménager sa salive. Dès qu'elle l'a aperçue, elle a deviné le but de sa visite. En même temps, elle a envie de la faire patienter et, par la même occasion, de se payer un peu sa tête.

— Au fond, tu veux juste t'assurer que ce n'est pas papa qui me donne l'argent, riposte Sylvie, un sourire en coin.

— Oui, répond sans aucune gêne Ginette. Je t'ai dit que je veillerais au grain et je le fais.

— Eh bien, tu peux dormir sur tes deux oreilles. Papa n'a rien à voir avec le fait qu'on déménage.

Ginette pousse un grand soupir de soulagement. Sylvie la regarde d'un air découragé. Décidément, elle ne comprendra jamais rien à cette femme au visage d'ange mais au cœur de pierre dès que quelque chose ne sert pas ses propres intérêts.

Remise de ses émotions, Ginette revient vite à la charge.

— Il y a autre chose que j'aimerais savoir. D'où vous vient tout cet argent ?

— Je ne suis pas certaine de vouloir te répondre. D'abord, parce que ça ne te regarde en rien. Ensuite, parce que je t'ai appris ce que tu voulais savoir.

— C'est comme tu veux, mais je te l'ai dit tout à l'heure : plus vite tu me répondras, plus vite je te laisserai tranquille.

Sylvie réfléchit quelques secondes. Elle pourrait inventer n'importe quoi. Mais comme tout finit toujours par se savoir, elle opte pour la vérité.

— Je vais tout te raconter parce que je le veux bien. Te souviens-tu de mon amie Jeannine ?

— Penses-tu vraiment qu'on peut oublier une fille aussi nulle ? s'écrie Ginette, l'air moqueur. Et aussi laide qu'un pichou ? Comme tu vois, je me souviens parfaitement d'elle. Je n'ai jamais compris que tu sois amie avec cette Jeannine... Tu en avais sûrement pitié.

— Eh bien, la pauvre fille dont tu riais chaque fois qu'elle venait chez nous m'a laissé tous ses biens en héritage.

— Elle est morte ? demande Ginette d'un air surpris.

— Oui. Mais j'imagine que tu ne te mettras pas à pleurer sa disparition.

— Sûrement pas ! Alors, c'est vraiment grâce à elle que vous déménagez ?

— Tu as tout compris. Jeannine, cette amie que je n'avais pas vue depuis le jour de mon mariage, m'a couchée sur son testament comme dirait papa.

Ginette se passe une main sur le front. Elle se sent prise d'une grande bouffée de chaleur. Elle qui croyait que ce genre d'histoires n'arrivait que dans les livres, voilà qu'elle est confondue. Elle se dit que ce n'est pas juste.

— Je n'en crois pas mes oreilles. Et tu ne l'avais pas vue depuis près de vingt ans ? C'est incroyable ! Mais elle n'a pas dû te laisser grand-chose.... Même si elle était ton amie, elle n'avait rien d'exceptionnel. C'était une pauvre fille sans grande envergure.

— Peut-être, mais elle avait épousé quelqu'un qui avait de l'envergure pour deux. En tout cas, toujours est-il que j'ai hérité. Bon, maintenant que tu sais tout, il faut que j'y aille.

— Mais attends, je suis loin de tout savoir ! De combien as-tu hérité ?

— Aussi bien te faire une raison tout de suite. Même si tu me cuisines pendant des heures, jamais tu ne le sauras.

— Qu'est-ce ça peut bien changer dans ta vie si je le sais ? Après tout, je suis ta sœur.

— Pour que tu te dépêches de tout rapporter à tes supporters ? Et qu'ils débarquent ici chacun leur tour pour me quémander de l'argent ? Non merci ! Disons simplement que j'ai hérité suffisamment pour acheter une nouvelle maison et qu'elle est bien plus grande que celle-ci.

— Ça signifie que tu pourrais me prêter un peu d'argent, déclare Ginette d'un air innocent. Il faut absolument qu'on refasse le toit de la maison ; c'est rendu qu'il mouille dans le salon par jour de grande pluie. Je suis même obligée de mettre des serviettes sur la télévision pour éviter les courts-circuits.

— N'y pense même pas. Tant que je serai vivante, jamais je ne te prêterai un seul sou, pas plus que je ne t'en donnerai d'ailleurs. Ça vaut pour toi et pour les autres membres de la famille, à l'exception de Chantal et de Paul-Eugène.

— Tu as toujours eu tes préférés.

— Là-dessus, tu te trompes royalement, déclare Sylvie. J'ai toujours été juste avec vous tous et tu le sais très bien. Bon, ajoute-t-elle en se levant, ton temps est écoulé. Si toutefois ça t'intéresse, je te ferai connaître la date des spectacles de la troupe. Cette année, j'ai deux solos.

— S'il faut que je paie mon billet, ce n'est pas la peine de me prévenir.

— Alors, on n'a plus rien à se dire pour cette fois. Viens, je t'accompagne dehors.

Une fois assise dans l'auto, Sylvie se retient de fondre en larmes. Elle aurait tellement voulu que sa famille soit unie et solidaire, ce qui est loin d'être le cas. Comme il aurait été agréable de prendre le téléphone pour annoncer à Ginette et aux autres tout ce qui lui arrive de beau. Mais elle a dû se contenter d'en parler seulement à quelques membres de sa famille. Elle croyait naïvement que le fait d'avoir élevé ses frères et sœurs lui donnerait en quelque sorte une longueur d'avance, qu'elle serait plus qu'une sœur pour eux. Erreur ! Alors qu'elle a sacrifié une bonne partie de sa vie pour sa fratrie, à part Paul-Eugène et Chantal, aucun ne lui a permis d'entretenir une relation privilégiée avec lui. Elle a toujours dû se contenter d'échanges polis, au mieux.

Ses rapports avec Ginette se sont tellement détériorés ces derniers temps qu'elle réalise tout à coup qu'elle n'a même pas pris la peine de prendre des nouvelles de son neveu. Peut-être est-il encore en prison ? À cette pensée, Sylvie s'en veut de ne pas s'être montrée plus charitable. Ginette a beau être ce qu'elle est, elle n'a pas grand-chose à voir avec les problèmes de son fils. On a beau être les meilleurs parents que la terre ait portés, on ne sait jamais quel chemin vont emprunter nos enfants. Il suffit parfois d'une mauvaise relation et tout chavire. Sylvie se souviendra toujours de la belle Lana, cette charmante jeune fille qui habitait la maison voisine de la demeure de son enfance. Elle avait l'air d'un ange. Tous les

parents du voisinage se plaisaient à la citer en exemple ; ils auraient tous voulu l'adopter. Un matin de printemps, Lana avait à peine dix-sept ans, elle est partie avec son amoureux. Ses parents n'ont pas reçu de nouvelles d'elle pendant des années. Un jour, le facteur leur a apporté une enveloppe. Elle contenait une seule photo : celle de leur fille en train de danser nue dans un bar de Vancouver. Les pauvres ne s'en sont jamais remis. Tant qu'ils ne savaient pas ce qui était arrivé à Lana, ils gardaient espoir de retrouver leur petite fille adorée. Mais là, en voyant dans quel monde elle avait échoué, ils étaient désespérés. Comment une fille d'aussi bonne famille avait-elle pu tourner aussi mal ? Sylvie se souvient que son père avait dit aux parents de Lana qu'ils n'avaient rien à se reprocher, qu'ils avaient fait le maximum, que c'était un sale coup du destin, tout simplement.

Sylvie se ressaisit. Elle démarre l'auto et sort de la cour avant de prendre la direction du métro. Avec un peu de chance, sa sœur Ginette ne débarquera pas chez elle de sitôt, en tout cas pas avant le déménagement. Là, elle viendra sûrement pour essayer d'en savoir plus. Sylvie et sa famille emménageront dans leur nouvelle maison le 1^{er} juillet. Ils seront enfin libérés de leurs charmants voisins, ce qui n'est pas rien. Même après plusieurs tentatives, ni elle, ni Michel, ni personne de la rue ne sont parvenus à se rapprocher d'eux, ou plutôt de leur choix musical et de leur mode de vie turbulent. Chaque fois que les gens du quartier se croisent à l'épicerie du coin, ils finissent toujours par parler des indésirables.

Dans trois mois, la famille Pelletier habitera à deux maisons de Paul-Eugène, ce qui rend celui-ci très heureux. Depuis qu'il s'est installé à Longueuil, il s'est beaucoup attaché à la famille de Sylvie. D'ailleurs, tous les enfants de cette dernière le lui rendent bien. Ils ne manquent jamais une occasion de l'inviter. Pour eux, l'oncle Paul-Eugène fait partie de la famille.

Au début, Michel a eu du mal à croire que sa femme venait d'hériter d'autant d'argent. Il ne cessait de répéter qu'il devait rêver, que c'était impossible que cela leur arrive. Chaque fois, Sylvie lui mettait sous le nez la copie du chèque remis par le notaire. Michel tenait le bout de papier dans ses mains un moment et souriait. L'héritage de Sylvie allait leur permettre de sortir la tête de l'eau. Du jour au lendemain, leur maison est « tombée claire » comme on dit, et ce, même s'ils se sont permis d'en acheter une plus grande.

Quand ils ont appris la nouvelle, les enfants ont fait toutes sortes de demandes à leurs parents : une bicyclette, des chaussures, une collection de bandes dessinées, des patins, des vêtements... Tout y est passé. Mais Sylvie et Michel leur ont vite fait comprendre qu'à part le fait qu'ils allaient avoir une nouvelle maison, leur vie ne changerait pas, en tout cas pas beaucoup.

— Vous allez continuer à vivre le même train-train, leur a expliqué Michel. Que je n'en voie pas un seul lâcher son travail. La vie continue comme avant.

— Oui mais, papa, a lancé François, si on a les moyens de changer de maison, on doit bien avoir les moyens de s'acheter quelques petites gâteries.

— Ce n'est pas ainsi que ça marche, a répondu Michel. Votre mère est déjà assez bonne de nous permettre d'acheter une nouvelle maison avec son argent.

— Moi, je trouve ça normal, a déclaré Luc. C'est parce qu'elle nous aime, c'est tout.

— Arrêtez ! s'est écriée Sylvie. Ça suffit ! À ce que je sache, vous n'avez jamais manqué de rien. Pour le moment, c'est tout ce qui compte.

Depuis cette discussion, Sylvie a été tentée plusieurs fois de faire plaisir aux enfants, de leur offrir un petit cadeau pour marquer ce moment si rare dans une vie. Elle s'est promis de le faire à la fin des classes. Elle va leur donner un peu d'argent de poche pour leurs visites à l'Expo. Ils ont beau avoir chacun une passe, une fois sur le site, ce sera sûrement tentant de faire quelques petites folies. Grâce à Jeannine, elle pourra les gâter un peu. En attendant, elle se fait un point d'honneur de servir un rosbif le dimanche soir. Chaque fois c'est la fête, surtout qu'elle le prend suffisamment gros pour que tous puissent se servir deux fois, ce qu'ils ne manquent pas de faire.

Sitôt son auto stationnée, Sylvie jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Elle tente une fois de plus d'améliorer sa coiffure. Elle prend ensuite son sac à main et sort de sa voiture. Elle a de la chance, il ne semble pas y avoir de file, du moins pas à l'extérieur. Elle marche d'un bon pas jusqu'au comptoir où on vend les billets. Quelques secondes plus tard, elle tient fièrement un billet entre ses doigts. Ce simple petit bout de papier la fait sourire. Il la rend heureuse, surtout après le passage de sa charmante sœur Ginette. Elle suit les indications jusqu'au quai et attend. Si l'horaire est respecté, le métro devrait arriver dans moins d'une minute.

Quand elle l'aperçoit au loin, elle jubile. Sa coupe effilée est magnifique et il brille comme un sou neuf. Quand il s'arrête juste devant elle, Sylvie attend impatiemment que les portes s'ouvrent, puis elle monte vite à bord comme si elle avait peur qu'il reparte sans elle. Elle prend place sur le bord d'une fenêtre et sourit bêtement, comme si on venait de lui offrir un trésor. Elle se laisse ensuite porter par le tangage propre aux trains. Une fois sur l'île, elle sort une lettre de son sac à main ; celle-ci est froissée car elle l'a lue de multiples fois. Sylvie a suffisamment de temps devant elle pour la relire avant de descendre. Elle s'attelle à la tâche pour la centième fois au moins.

Québec, le 15 septembre 1966

Ma chère Sylvie,

Quand tu liras cette lettre, ce sera parce que j'aurai quitté ce monde. Non, je ne veux pas que tu sois triste pour moi. J'ai eu une très belle vie. Comme tu le sais, j'ai été mariée à un homme merveilleux. Tu te rappelles sûrement de lui ; il m'a accompagnée à ton mariage. Tu ne peux même pas t'imaginer à quel point j'ai été heureuse à ses côtés. En réalité, il y a eu une seule ombre au tableau : nous n'avons pas eu d'enfants. Pourtant, Dieu sait à quel point je voulais être mère. Pendant plusieurs années, on a pensé sérieusement à en adopter un, mais finalement on s'est dit que c'était sûrement mieux ainsi. Alors, on a beaucoup voyagé. J'ai vu tant de belles choses au cours de nos voyages que j'ai le cœur rempli de beaux souvenirs. Quand l'envie d'avoir un enfant nous tenaillait trop, on allait visiter les enfants malades à l'hôpital. Tu aurais dû nous voir, on arrivait les bras chargés de cadeaux. On berçait les petits malades pendant des heures. On leur racontait des histoires. Sur le chemin du retour, on essuyait quelques larmes et on poursuivait ensuite notre vie. Il y a deux ans, mon mari est mort d'une crise de cœur pendant son sommeil. Ce jour-là, j'ai bien pensé que la terre venait de s'écrouler. Je ne m'imaginai pas vivre sans lui. J'ai prié de toutes mes forces pendant des semaines. Un jour, j'ai enfin vu la lumière au bout du tunnel. J'ai repris ma vie en main et je me suis fabriquée une nouvelle existence du mieux que j'ai pu. J'ai augmenté le nombre de mes visites à l'hôpital. Certains jours, je pensais que c'était par pur égoïsme que j'agissais ainsi. Quand j'en ai parlé au curé de la paroisse, il m'a conseillé de cesser de m'en faire, que je faisais au moins autant de bien que j'en recevais. Le simple sourire d'un enfant me rendait heureuse, me donnait une raison de vivre jusqu'à la visite suivante.

Il y a un mois, mon médecin m'a annoncé que j'étais atteinte du cancer et qu'il me restait moins de six mois à vivre. Je ne pourrais pas te dire à quel point cette nouvelle m'a renversée. Ces coups-là sont indescriptibles. J'ai pleuré pendant des jours sans être capable de m'arrêter. Ce n'est que lorsque j'ai été à court de larmes que j'ai décidé que je n'avais pas le droit de gâcher le peu de temps qu'il me restait à vivre. J'ai pris rendez-vous chez ma coiffeuse. Je suis allée m'acheter de nouveaux vêtements. Je me suis ensuite préparé un souper de fête et je me suis promis de ne plus prononcer le mot cancer une seule fois

jusqu'à ce que la mort vienne me chercher. Je sais que je vais y arriver. J'ai l'intention d'offrir le temps qu'il me reste à tous ces petits êtres qui souffrent, prisonniers dans leur lit d'hôpital.

Il me fallait léguer mes biens. J'ai tout de suite pensé à toi. On ne s'est pas vues depuis près de vingt ans, mais tu as toujours été présente dans mon cœur. Au moment où personne ne s'intéressait à moi, toi tu étais là. D'une certaine manière, t'avoir pour amie m'a sauvé la vie. Je ne t'en ai jamais parlé, mais j'étais loin de m'aimer avant de me marier. Je n'arrivais pas à voir le respect, l'estime, la tendresse dans le regard que les gens posaient sur moi. Sauf dans le tien! Avec toi à mes côtés, j'avais l'impression d'être quelqu'un. En tout cas, c'est ce que je lisais dans tes yeux et je ne veux pas penser, ne serait-ce qu'une seconde, que j'aurais pu me tromper. Non! Tu étais mon phare, ma force, mon amie. La seule amie que j'aie eue de toute ma vie, à part mon mari, et je t'en remercie. Demain, j'irai chez le notaire pour faire mon testament. Je te laisse tout ce que je possède. Ce n'est pas la mer à boire, je suis loin d'être millionnaire, mais ça devrait te permettre de te gâter un peu et de gâter les tiens.

J'ai un dernier souhait. Promets-moi de ne pas t'apitoyer sur mon sort, de te rappeler seulement la dernière fois que nous nous sommes vues alors que nous nagions toutes les deux dans le bonheur. Crois-moi, le reste n'a aucune importance. Sois heureuse!

Ton amie pour l'éternité,

Jeannine

Sylvie essuie deux petites larmes au coin de ses yeux et se dépêche de ranger la lettre dans son sac à main. Dans moins d'une minute, elle va devoir descendre pour aller rejoindre Shirley. De la station de métro jusque chez son amie, elle devra marcher une bonne dizaine de minutes. Si elles le peuvent, elles iront prendre un café dans le quartier afin de pouvoir parler en toute tranquillité. À moins que Shirley ne soit pas en condition pour sortir...